Stèles et sculptures protohistoriques du Languedoc occidental

Éric GAILLED RAT

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/dam/2698>

DOI : 10.4000/dam.2698

ISSN : 1955-2432

Éditeur

ADAM éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2011

Pagination : 99-126

ISBN : 2-908774-23-2

ISSN : 0184-1068

Référence électronique

Éric GAILLED RAT, « Stèles et sculptures protohistoriques du Languedoc occidental », *Documents d'archéologie méridionale* [En ligne], 34 | 2011, mis en ligne le 31 octobre 2017, consulté le 06 avril 2023. URL : <http://journals.openedition.org/dam/2698> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/dam.2698>

Stèles et sculptures protohistoriques du Languedoc occidental

■ 1 Carte de situation des sites mentionnés dans le texte.

Au regard d'autres régions méridionales, et plus précisément la Provence et le Languedoc oriental, l'ensemble culturellement cohérent que forment à l'âge du Fer les terres comprises entre les vallées de l'Hérault et du Lez au Nord, les Pyrénées au Sud, se caractérise par la relative indigence des documents matériels évoquant cultes et croyances situés hors de la sphère domestique (fig. 1). Le corpus des stèles, sculptures et autres témoignages ostentatoires de la vie spirituelle des populations du Languedoc ibérique se caractérise en effet par sa relative pauvreté, constat que les recherches menées ces dernières années invitent toutefois à nuancer.

Que ce soit à travers la reprise de données anciennes ou par la réalisation de nouvelles investigations de terrain, des problématiques renouvelées émergent désormais, au vu d'une documentation dont la faiblesse évoquée précédemment peut, en fin de compte, sembler quelque peu artificielle. En effet, force est de reconnaître qu'un certain déséquilibre de la recherche s'est longtemps imposé entre les parties orientale et occidentale du Languedoc. Pour cette dernière région, qui dessine à l'âge du Fer une entité fortement tournée vers la péninsule ibérique, un déficit global de l'information a en effet longtemps persisté. Depuis les travaux pionniers menés il y a plusieurs décennies de cela sur des sites phares tels Ensérune, le Cayla de Mailhac ou encore Pech Maho, et en dépit des avancées récentes concernant le faciès mobilier de cette zone ibéro-languedocienne, notre connaissance de l'habitat au sens large du terme n'a guère progressé, constat à peine nuancé par une série d'interventions ponctuelles menées sur différents *oppida* de la région, voire par les fouilles de plus grande envergure entreprises à Montlaurès (Narbonne, Aude) et plus encore à Pech Maho (Sigean, Aude).

Qu'il s'agisse des habitats groupés de hauteur ou, a fortiori, des habitats de plaine ici particulièrement méconnus, la parcimonie de l'information disponible se voit masquée par les schémas très généraux définis à l'échelle du Midi méditerranéen où sont mis en avant les processus de proto-urbanisation qui caractérisent cette période. Or, la méconnaissance de la structure interne des oppidums languedociens occidentaux s'accompagne inévitablement d'incertitudes quant à la réalité d'une architecture publique et monumentale, de l'existence de sanctuaires, ou encore de la morphologie des fortifications dont il est désormais clair qu'elles jouent un rôle essentiel dans la définition symbolique des communautés.

De fait, cette méconnaissance explique en grande partie la rareté des documents matériels liés à l'expression de croyances, et plus généralement à l'existence de représentations symboliques communautaires ou individuelles que l'on perçoit toutefois dépendant de l'évolution des structures

sociales et politiques de ces sociétés de l'âge du Fer méridional, évolution souvent considérée comme étant synonyme de l'affirmation grandissante d'une aristocratie indigène cherchant à travers l'architecture et l'iconographie à magnifier et perpétuer les signes tangibles de son pouvoir (Arcelin, Dedet, Schwaller 1992 ; Arcelin, Plana Mallart 2011).

Ceci étant, une difficulté surgit au moment d'appliquer au Languedoc occidental et a fortiori au Roussillon cette grille de lecture, fondamentalement ancrée dans la documentation issue des régions rhodaniennes. Certes, pris indépendamment les uns des autres, les éléments disponibles ici ou là nous ramènent assez directement aux phénomènes observés entre Languedoc oriental et Provence, évoquant à grands traits une même ambiance qui est celle de la Celtique méridionale. N'en demeurent pas moins certaines divergences, difficilement réductibles à la représentativité d'un corpus dont on a évoqué les limites, qui nous invitent à envisager des différences de faciès plus profondes entre les régions venant d'être évoquées, différences qui plongent leurs racines aux débuts de l'âge du Fer, voire même à la fin de l'âge du Bronze.

Assimiler ces divergences à un cloisonnement serait évidemment aussi inutile qu'inopérant, tant il est vrai que les régions du Golfe du Lion sont soumises, durant l'âge du Fer, à des dynamiques croisées largement entretenues par leur ouverture sur le monde méditerranéen et que la situation même des régions ibéro-languedociennes ne saurait être comprise sans prendre en compte la réalité ibérique qui est celle de l'autre côté des Pyrénées, notamment telle qu'elle se présente en Catalogne. De fait, entre traditions régionales et influences exogènes, la place occupée ou non dans le registre matériel et symbolique par ces témoignages aussi particuliers que sont les stèles et les sculptures amène ici à envisager la possibilité de véritables choix culturels, marqueurs d'identités et témoins de processus historiques dont le détail demande à être précisé.

Tant sur le plan chronologique que thématique, la documentation issue des gisements du Languedoc occidental présente en outre une hétérogénéité importante. Cela rend d'autant plus difficile l'établissement d'un cadre typologique pouvant être comparé à celui des régions voisines que bon nombre des exemples disponibles se présentent en réalité comme autant de cas isolés. Que ce soit de par leur nature intrinsèque ou de par leur contexte, ces éléments tendent faute de mieux à être considérés comme autant d'happax. Il n'en demeure pas moins possible de procéder, sinon à des parallèles directs, du moins à des références à d'autres contextes plus ou moins proches, faisant des sculptures, stèles, bétyles ou cippes présents dans cette région à l'âge du Fer, les jalons d'un phénomène inévitablement plus ample, à la fois dans l'espace et dans le temps.

1. La sculpture, une documentation éparse entre Celtes et Ibères

Ce constat d'un éclatement de l'information est particulièrement flagrant à l'heure de considérer le cas de la sculpture, qu'il s'agisse de bas-reliefs ou de ronde-bosse, en ce sens que la documentation se limite à l'heure actuelle à quatre exemples, pour la plupart trouvés hors contexte, et pour lesquels subsistent à des degrés divers d'importantes incertitudes chronologiques.

1.1. UNE ICONOGRAPHIE CELTIQUE

Le cas le plus problématique est sans conteste celui de « l'accroupi » de Bouriège (Aude) (Barruol, Gibert, Rancoule 1961). Cette sculpture en ronde bosse d'environ 45 cm de haut, réalisée dans un grès local, figure un personnage masculin barbu, assis en tailleur et retenant entre ses jambes une tête humaine coupée (fig. 2). Cette dernière, grimaçante et avec la langue tirée, est maintenue par les mains du personnage assis dont le visage n'a pas été conservé. Selon les descriptions faites par les inventeurs, la tête portait une coiffe recourbée qu'on imagine comparable à celle caractérisant le type de « Sainte-Anastasie » (représenté par le buste éponyme de Sainte-Anastasie ou encore celui de *Sextantio*) dans laquelle on s'accorde à reconnaître tantôt un casque en cuir, tantôt une coiffe cérémonielle.

■ 2 Essai de restitution graphique du personnage accroupi de Bouriège
(d'après Ournac, Passelac, Rancoule 2009, 154, fig. 42).

Probable figure de personnage héroïsé, cette sculpture reprend un thème, celui du guerrier dit « accroupi » (en réalité assis en tailleur), qui appelle logiquement la comparaison avec les découvertes de la région rhodanienne. Restent de nombreuses incertitudes, en particulier quant à la chronologie de cette œuvre au style pour le moins atypique que l'on hésite même à situer dans les limites de l'âge du Fer stricto sensu, une attribution à l'époque gallo-romaine paraissant en revanche des plus probables (Py 2012, 289). Plus précisément, une datation au I^{er} s. av. n. è. peut être envisagée, la survivance d'un thème iconographique plus ancien, voire même de certains détails stylistiques (les autres attestations de coiffe recourbée nous renvoyant au premier âge du Fer), étant parfaitement concevable dans un contexte qui est celui de la fin de l'indépendance gauloise. Quoi qu'il en soit, il s'agit là d'une œuvre marginale, tant par sa facture que par sa provenance (aux marges occidentales du monde languedocien méditerranéen) et, probablement, sa datation. Reste alors le constat d'un Languedoc occidental et d'un Roussillon demeurés semble-t-il à l'écart de ce phénomène d'idéologie aristocratique propre aux régions rhodaniennes.

Des questionnements similaires peuvent être posés au regard d'une autre découverte singulière, en l'occurrence celle du « bloc sculpté » du Cayla de Mailhac (Aude) (Hélène 1937, 237, fig. 141). Ici encore, il s'agit malheureusement d'une découverte hors contexte, dont la datation demeure inévitablement sujette à caution car ne pouvant reposer que sur de vagues arguments stylistiques. À tout le moins, le contexte de cet objet, en l'occurrence l'oppidum du Cayla, ne fait aucun doute, permettant d'y voir avec suffisamment de vraisemblance le vestige très partiel d'un aménagement ostentatoire, à caractère probablement culturel.

Ce bloc sculpté en poudingue local, fragmentaire, prend la forme d'un parallélépipède de 20 à 35 cm de côté pour une hauteur conservée de seulement 20 cm (fig. 3). De facture très sommaire, ce bloc présente sur deux de ses faces opposées (B et D) une représentation très stylisée de figure humaine où l'on distingue l'ovale du visage ainsi que, de manière plus inégale, le dessin de la bouche et (dans un cas) ce qui semble être le nez. Trois côtés de ce bloc, dont les deux supportant une représentation céphalique, présentent la particularité de posséder à mi-hauteur un léger décrochement formant une sorte de démarcation. Sur la troisième face (A), la cassure de la partie sommitale ne permet pas de savoir si une autre représentation prenait ici place, tandis que le dernier côté (C) est quant à lui dépourvu de traitement autre qu'une régularisation de la surface.

L'interprétation de ce bloc fragmentaire en tant qu'élément de pilier (Séjalon, Taffanel 2001) résulte en premier lieu de l'examen de ses dimensions, effectivement compatibles

■ 3 Le bloc sculpté du Cayla de Mailhac (d'après Séjalon, Taffanel 2001, 215-216, fig. 5-7).

avec celles d'un pilier ou d'un linteau, tandis que la disposition des figures humaines stylisées indique à l'évidence que le bloc se trouvait initialement en position verticale. Par ailleurs, la représentation de crânes humains évoque très directement un thème, non seulement bien connu en contexte méridional, mais encore associé à ces constructions bien particulières que constituent les portiques, édifices dont la répartition se voit concentrée dans la basse-vallée du Rhône ainsi qu'en Provence occidentale (Arcelin,

Dedet, Schwaller 1992 ; Arcelin, Gruat *et al.* 2003). Dans ce cas, le bloc du Cayla de Mailhac pourrait bien provenir d'un tel bâtiment à caractère public et cultuel dont la datation devrait alors être calée dans les limites du second âge du Fer, et plus particulièrement dans l'intervalle compris entre la fin du V^e et la fin du III^e s. av. n. è. De fait, proposer une datation basse en attribuant le probable monument correspondant à la phase récente du Cayla IV (v. -325/-75), autrement dit à la fin du II^e ou au début du I^{er} s. av. n. è.

(Séjalon, Taffanel 2001, 217) semble non seulement une gageure mais encore relativement improbable.

Quoi qu'il en soit, autant il semble impossible de voir dans cette réalisation une simple représentation de deux têtes opposées qui renverrait sur le plan thématique aux « bicéphales » de Roquepertuse, du Marduel ou encore de Beaucaire, autant l'hypothèse d'un pilier figurant des têtes coupées semble donc la plus plausible. Ce pilier aurait été principalement visible sur trois côtés, de sorte que sur ce qui semble avoir été la face avant (A), une autre représentation céphalique s'avère parfaitement envisageable. La face arrière (C), a priori la moins visible, est quant à elle – logiquement pourrait-on dire – dépourvue de représentation.

En revanche, le décrochement présent sur les trois faces « principales » pose question, et peut laisser à penser qu'il s'agit d'une simple démarcation entre la partie basse et non figurée du probable pilier et la partie haute, quant à elle support de l'iconographie. D'un autre côté, l'état excessivement lacunaire de cette pièce laisse ouvert le champ des possibles, de sorte que l'on peut imaginer un schéma tout autre. En l'occurrence, un rapprochement pourrait être opéré avec une autre œuvre, en contexte ibérique cette fois, mise au jour à Sant Martí Sarroca (Barcelone) (Guitart Duran 1975). Ici, plusieurs blocs sculptés, malheureusement exhumés en position secondaire dans un contexte hétérogène du point de vue chronologique, permettent de restituer un personnage masculin assis sur un siège dont les montants latéraux sont ornés de têtes humaines (fig. 4). Attribuable sans plus de précisions au second âge du Fer, cet ensemble ne trouve pour l'heure aucun parallèle direct dans la Péninsule, a fortiori en Catalogne, et invite à reconnaître une création originale mêlant traditions ibériques et celtiques, s'inscrivant en cela dans une liste désormais longue des influences septentrionales opérées au sud des Pyrénées. Or, on proposera à titre d'hypothèse qu'un schéma comparable ait pu guider la réalisation du bloc provenant du Cayla, avec des proportions différentes et un réalisme moindre, conséquence de l'utilisation d'un matériau ingrat et, probablement, d'une technique peu maîtrisée.

Quoi qu'il en soit, une filiation directe du bloc sculpté du Cayla avec les portiques rhodaniens doit *a minima* être envisagée avec prudence, ne serait-ce que par l'apparente déconnexion géographique et culturelle du secteur de Mailhac au regard de l'ensemble particulièrement cohérent qui se développe de part et d'autre du Rhône. Il ne saurait en revanche être question de rejeter un lien plus indirect avec une ambiance « celtique », mais ce lien est-il nécessairement autre que celui constaté en Catalogne espagnole ? Force est de constater que le monde ibérique nord-oriental, loin de constituer un isolat délimité par les Pyrénées, affiche au contraire depuis le premier âge du Fer une

■ 4 Sculpture de Sant Martí Sarroca, vue de trois-quart (d'après Arcelin, Plana Mallart 2011, 58, fig. 39).

parenté très nette avec les terres plus septentrionales, autrement dit le Languedoc occidental et le Roussillon. Indépendamment de la lecture faite du bloc sculpté du Cayla, le point important est bien ici le caractère ponctuel de cet emprunt, ou plutôt de cette référence à une iconographie en faveur dans le monde celtique bas-rhodanien. De fait, envisager la situation des régions sises à l'ouest de l'Hérault sans prendre en compte ce lien particulier avec la Catalogne, synonyme d'une intégration pleine et entière au complexe ibérique nord-oriental, n'a évidemment guère de sens.

1.2. DES RÉFÉRENTS IBÉRIQUES ?

C'est une problématique somme toute comparable que soulève une autre découverte, également réalisée sur la commune de Mailhac, plus précisément au lieu-dit le Traversant. En effet, dans un contexte qui est celui d'un habitat de plaine et de bas de pente adossé à l'oppidum du Cayla, occupé entre le Bronze final IIIB et la fin du premier âge du Fer, a été mis au jour un dépôt tout à fait singulier (Gailledrat, Bessac 2000 ; Gailledrat, Boisson, Poupet 2006-2007).

Cet ensemble en position secondaire comprend ainsi plusieurs éléments lapidaires distincts qui présentent la particularité d'avoir été volontairement brisés ou mutilés avant d'avoir été déposés dans une fosse. Plus qu'une simple fosse de rejet, cette dernière possède à l'évidence un caractère votif, qui ressort notamment du soin tout particulier lié à l'agencement des différents fragments, et plus encore de ce que l'on identifiera comme étant le bloc principal (fig. 5). Cela permet en fait d'y voir une *favissa* ayant servi de réceptacle à des éléments à valeur symbolique ou culturelle ayant perdu, à un moment donné et pour une raison qui nous échappe, leur signification première. De fait lacunaire, ce dépôt se compose de plusieurs blocs de grès travaillés localement selon une technique de taille lithique et d'abrasion, dont au moins deux peuvent être attribués à des représentations zoomorphes très stylisées.

La première (« a »), correspond à un animal en posture couchée dans lequel on a proposé de reconnaître un lion, ou du moins un animal « massif ». L'identification d'un félin pourrait en effet renvoyer à un répertoire orientalisant, assimilé de longue date dans le monde ibérique et repris au travers d'un certain nombre de réalisations aux V^e-IV^e s. av. n. è., principalement dans le sud-est de la Péninsule. Conservée sur environ 1 m de long, la sculpture originelle a été largement mutilée, de sorte que manquent le côté droit et la partie avant de l'animal, y compris la tête qu'il faut imaginer avoir été faiblement dégagée du corps. La

technique utilisée, de même que le matériau, n'ont guère autorisé une réalisation un tant soit peu élaborée. L'aspect fruste et massif de cette œuvre, qui a manifestement mis à profit la forme originelle du bloc de grès, témoigne ici encore de l'absence d'une réelle tradition de sculpture au niveau régional.

Un deuxième élément (« c ») correspond à un bloc travaillé en haut relief, qui évoque quant à lui une tête d'animal, peut-être un cheval. Quelle que soit son identification exacte, il n'en demeure pas moins qu'il s'agit là d'un élément distinct de l'animal couché évoqué précédemment. Le fait que ces deux blocs, plus d'autres, soient rassemblés dans une seule et même fosse ne suffit évidemment pas pour imaginer qu'un lien fonctionnel direct ait pu exister entre eux, autrement dit que l'ensemble ait pris place dans une composition synonyme d'un monument ou d'un groupe sculpté.

Tandis que deux blocs fragmentaires (« d » et « e ») ne peuvent être expressément rattachés à l'une ou l'autre des pièces venant d'être décrites, même si l'un d'entre eux pourrait bien provenir du côté droit de l'animal couché, un dernier élément (« b ») doit quant à lui être compris comme une stèle. Ce bloc de section trapézoïdale d'une hauteur de 90 cm présente une face plane marquée de quelques incisions légères divergentes, plus ou moins lisibles, dont certaines adoptent une forme en « V ». En dépit du carac-

■ 5 Le dépôt du Traversant à Mailhac (d'après Gailledrat, Boisson, Poupet 2006-2007, 66, fig. 66).

tère sommaire de ce bloc, tant sa forme ogivale régulière que l'existence d'une surface plane probablement obtenue par abrasion, ne laissent aucun doute quant à son identification fonctionnelle. Ce bloc a lui aussi subi une mutilation partielle, dont témoignent deux impacts ayant ébréché le côté droit. Destinée à être disposée côté large vers le bas, cette stèle (ou bétyle ?) retrouvée face contre terre ne s'inscrit pas dans la typologie canonique des stèles à fût de section quadrangulaire que l'on retrouve de la Provence au Languedoc occidental, mais dans celle, plus mouvante, des pierres dressées sommairement taillées ou équarries pour lesquelles il serait vain de vouloir définir une définition chrono-culturelle précise.

Le dépôt du Traversant a donc livré un ensemble de vestiges qui posent évidemment question, ne serait-ce qu'en raison de cette hypothèse déjà émise d'une appartenance, sinon à un même groupe, du moins à un ensemble de réalisations exposées de manière contemporaine puis démantelées au même moment. Par référence au monde ibérique vers lequel l'iconographie de l'animal couché semble nous renvoyer, l'hypothèse d'un monument funéraire a ainsi été émise (*ibid.*), mais la fouille de l'établissement du premier âge du Fer du Traversant n'a révélé aucun vestige autre allant dans ce sens.

La datation elle-même pose problème même si, outre les arguments stylistiques, on peine à envisager une datation plus basse que la seconde moitié du VI^e s. av. n. è., l'habitat désertant alors ce secteur au profit de la colline du Cayla. Les données stratigraphiques demeurent toutefois indigentes, le comblement n'ayant livré aucun vestige mobilier autre que résiduel, seul un *terminus post quem* étant donné par un fragment de céramique non tournée ne pouvant être antérieur à la transition Bronze-Fer (ca. VIII^e s. av. n. è.). Apparue directement lors du décapage de cette partie du site, la fosse n'était donc malheureusement pas scellée par un niveau archéologique. Reste malgré tout un constat de vraisemblance, dicté par l'absence, sur l'ensemble de la surface explorée, d'occupation postérieure à la fin du VI^e s. av. n. è., réserve étant faite de traces d'aménagements agraires et hydrauliques d'époque romaine. Autrement dit, l'intervalle compris entre la fin du premier et la fin du second âge du Fer ne semble pas attesté au Traversant.

L'argument est-il suffisant pour évacuer l'hypothèse d'une datation plus récente que la fin du premier âge du Fer ? À ce niveau doit être évoquée la question de la nécropole du « Grand Bassin », dont les tombes les plus méridionales, datées du début du V^e s. av. n. è., se situent précisément à quelques centaines de mètres du lieu de découverte. Toutefois, il n'existe aucune solution de continuité entre cette avancée de la nécropole et la fosse votive dont il est question ici, empêchant a priori d'établir un lien entre les deux,

sauf à imaginer que les éléments lapidaires provenant dans ce cas de dispositifs de signalisation ou de monuments funéraires démantelés aient été déplacés hors du périmètre de la nécropole. Rien n'interdit non plus d'imaginer l'existence d'une sépulture ou d'un monument isolé, à la fois plus proche du lieu où le dépôt a ensuite été enfoui, et dont la chronologie ne coïncide pas nécessairement avec celle de la nécropole voisine...

Quoi qu'il en soit, le phénomène de destruction et de rejet de la sculpture, dont on possède ici un exemple trouve en soi un certain nombre de parallèles, notamment aux V^e-IV^e s. av. n. è. dans le domaine ibérique pour la statuaire, mais également en Gaule méridionale, depuis le guerrier de Lattes (début du V^e s. av. n. è.) réemployé dans un édifice domestique du III^e s. av. n. è. jusqu'aux stèles presque systématiquement retrouvées en position secondaire dans des contextes variés dont les plus anciens se situent à la fin du VI^e s. av. n. è. (Le Marduel). Se fonder sur cet argument pour proposer une datation et a fortiori un scénario explicatif serait une gageure. Reste à mettre en balance ce qu'on imagine avoir été un événement un tant soit peu marquant avec les rythmes principaux de l'habitat mailhacois : abandon définitif du Traversant au profit d'une concentration de l'habitat dans les limites fortifiées de l'oppidum (v. -525), ou encore destruction de ce dernier contemporaine de la transition Cayla II-Cayla III (v. -475/-450), mais les données disponibles sont bien trop partielles pour pouvoir aller plus avant dans l'interprétation.

Si tant est que l'on accepte l'interprétation de l'animal couché en tant que représentation très schématique d'un lion, l'exemple mailhacois n'est toutefois pas totalement isolé dans le contexte languedocien. En effet, ce thème est également illustré par une autre découverte, au demeurant bien plus explicite, effectuée sur l'oppidum d'Aumes (Hérault), dans la vallée de l'Hérault (Garcia 1993, 310). A en effet été mis au jour dans le comblement d'un silo, en position secondaire donc et dans un contexte chronologique malheureusement imprécis, le corps d'une statue de lion en calcaire coquillier (fig. 6). Lacunaire, cette œuvre qui témoigne d'une technique bien maîtrisée est conservée sur une longueur de 65 cm. Le fragment laisse apparaître les flancs de l'animal ainsi que la crinière, tandis que la tête, l'arrière-train ainsi que l'extrémité des pattes sont manquants. Enfin, la présence d'une mortaise, sous l'animal, indique clairement que cette sculpture était fixée sur un support, pourquoi pas au sommet d'un pilier comme l'était le buste du Marduel ou, à l'inverse, comme l'étaient bon nombre de sculptures zoomorphes ibériques.

Le caractère protohistorique de cette œuvre est communément admis, mais l'absence d'étude détaillée en limite considérablement les possibilités d'interprétation. Les

■ 6 Le lion d'Aumes
(d'après Lugand, Bermond 2001, 171, fig. 95).

référents stylistiques et techniques au monde grec semblent évidents, mais ne sont pas exclusifs, le parallèle avec les réalisations ibériques devant être ici invoqué. D'un côté la proximité avec la colonie grecque d'*Agathé* (Agde), de l'autre une situation aux marges orientales du domaine ibéro-languedocien, doivent donc être envisagées de manière complémentaire pour pouvoir donner un sens à ce qui reste, une fois encore, une pièce exceptionnelle, de fait difficilement interprétable. Reste que le lieu de découverte n'est pas moins anodin qu'au Traversant, Aumes d'un côté, Mailhac de l'autre, comptant à l'âge du Fer parmi les habitats les plus importants de l'entité Languedoc occidental/central, soulignant si besoin en était l'apparent lien existant entre présence de telles réalisations et l'expression de formes de pouvoir individuelles ou collectives.

Si les deux découvertes languedociennes venant d'être évoquées n'ont en fin de compte guère de choses en commun, hormis un thème iconographique traité de manière et probablement à une époque différente, leur existence s'avère toutefois d'autant moins surprenante si l'on porte à nouveau un regard sur la documentation issue de l'autre côté des Pyrénées, où l'usage ponctuel de la sculpture laisse envisager l'existence de processus culturels comparables. En effet, la Catalogne reste globalement en marge du phénomène qui est celui de la grande sculpture ibérique, plus prégnante dans les régions méridionales de la péninsule. Pour s'en tenir à cet aspect, un comportement comparable semble donc régir l'ensemble du monde ibérique nord-oriental où l'on constate que les sociétés en place n'ont que très ponctuellement recouru à cette forme d'expression symbolique. La parenté avec le Languedoc doit donc une fois de plus être soulignée, mais on invoquera plus précisément le parallèle pouvant être établi entre le lion d'Aumes et les découvertes réalisées à Mas Castellar (Pontos, province de Gérone) (Pons *et al.* 2005) ainsi qu'au Turo de Ca n'Oliver (Cerdanyola del Valles, province de Barcelone) (Barrial,

Francès 1985), correspondant à des fragments sculptés de lions en ronde bosse, apparus toujours en position secondaire dans des contextes plus ou moins précis datés respectivement du V^e et des V^e-IV^e s. av. n. è. À Mas Castellar, la sculpture de datation relativement ancienne (rejet dans le comblement d'un silo réalisé au V^e s. av. n. è.) témoigne d'une parfaite maîtrise technique, laissant à penser qu'il s'agit de l'œuvre d'un artiste formé à l'école grecque ou à celle du Sud-Est ibérique. Dans un cas comme dans l'autre, on imagine alors une commande passée auprès d'un intervenant extérieur, détenteur de compétences spécifiques que ne possédaient pas les artisans locaux. Au Turo de Ca n'Oliver en revanche, c'est à une réalisation moins maîtrisée que nous avons affaire, ce qui pourrait amener à reconnaître ici l'existence d'une tradition locale, mais on bute alors sur le caractère excessivement restreint des attestations régionales.

Des questionnements similaires se posent alors des deux côtés des Pyrénées. Si la liste des trouvailles de sculpture, en l'occurrence zoomorphe ou anthropomorphe, a inévitablement vocation à s'étoffer en Languedoc occidental – et pourquoi pas Roussillon –, et ce au gré de nouvelles découvertes, il n'en demeure pas moins que cette zone se singularise dans le paysage de la Gaule méridionale, moins par un isolement que par l'aspect multiple des connexions esquissées avec les ensembles culturels voisins, notamment le domaine rhodanien à l'Est et le domaine ibérique au Sud.

2. Stèles, sanctuaires et oppidums

De fait, si cette catégorie typologique que constituent les stèles souffre elle aussi d'une relative faiblesse de la documentation régionale, le corpus disponible s'avère néanmoins plus conséquent, autorisant par là même une approche plus fine de ces connexions évoquées précédemment. Ceci étant, l'information disponible présente l'inconvénient d'être concentrée sur un nombre encore très restreint de gisements, d'où ressortent notamment l'oppidum de La Ramasse à Clermont-l'Hérault (Hérault) ainsi que le comptoir littoral de Pech Maho (Sigean, Aude).

2.1. UN ENSEMBLE COHÉRENT DE LA PROVENCE AU LANGUEDOC ?

En allant plus avant dans le détail de la documentation, un premier ensemble est constitué par les stèles votives à fût de section rectangulaire renvoyant à la typologie définie par J.-C. Bessac et B. Bouloumié à partir des exemplaires de *Glanum* et de Saint-Blaise (Bessac, Bouloumié 1985).

Le plus souvent anépigraphes, elles sont réparties entre Languedoc et Provence, avec une concentration particulière dans la région rhodanienne. La section des fûts est, on l'a dit, quadrangulaire, et quelquefois proche du carré. Ceci étant, la typologie existante ne prend pas en compte les variations importantes qui existent quant au rapport longueur/largeur de ces pièces. Or, des proportions sensiblement différentes régissent en effet un ensemble dont le caractère hétérogène doit être souligné, avec d'un côté des stèles dont le fût présente un rapport largeur/épaisseur compris entre 1 et 1,5 (variante « 1 »), de l'autre des stèles très « aplaties » où le même rapport est proche ou supérieur à 2 (variante « 2 »).

En Languedoc occidental, seuls quatre sites ont pour l'heure livré ce type de document, mais ce constat tient peut-être avant tout aux contextes dans lesquels ces découvertes interviennent, en ce sens que ces éléments lapidaires sont toujours trouvés en situation de remploi, et fréquemment au niveau des remparts. Or, il faut bien constater que ce champ d'étude bien particulier que constituent les systèmes défensifs n'a, jusqu'à une date récente, guère suscité de travaux détaillés dans la région prise en compte, laissant logiquement envisager la possibilité d'autres découvertes. Reflet direct d'une méconnaissance plus globale des habitats de hauteur fortifiés, l'aspect tronqué de l'information explique peut-être également, du moins en partie, l'absence totale d'information pour la plaine du Roussillon, où aucun rempart de l'âge du Fer n'est à ce jour répertorié, hormis celui du Port à Salses (Pyrénées-Orientales), malheureusement aussi peu documenté que l'habitat correspondant.

Subsiste donc un corpus réduit à quelques sites, au premier rang desquels celui de la Ramasse, à Clermont-l'Hérault. L'oppidum, implanté dans un secteur clé de la moyenne vallée de l'Hérault, a en effet livré au total une quarantaine de stèles anépigraphes et, pour la plupart, aniconiques. Celles-ci, fragmentaires ou non, ont été mises au jour en remploi dans la fortification datée du début du IV^e s. av. n. è. ou, pour certaines, dans les niveaux de destruction de cette dernière (fig. 7). Les stèles en question comprennent une majorité d'exemplaires appartenant aux types VIII (à sommet droit) et III (à sommet surbaissé) de Bessac et Bouloumié (Garcia 1992) et, pour se référer aux sous-types évoqués plus haut, à la fois aux variantes 1 et 2.

L'oppidum d'Ensérune (Nissan-lez-Ensérune, Hérault) a lui aussi livré de tels éléments, qui plus est en liaison avec la fortification. Trois stèles anépigraphes ont ainsi été mises au jour à l'occasion d'un sondage mené contre le rempart (fig. 8). Le contexte de découverte est donc tout à fait similaire à celui de La Ramasse, en ce sens que ces stèles ont fait l'objet d'un remploi à l'occasion de la construction ou de la reconstruction de l'enceinte, ici datée d'un moment

■ 7 La Ramasse. Stèle en remploi dans la fortification (© D. Garcia).

■ 8 Ensérune. Stèle en remploi dans la fortification (d'après Dubosse 2000, 197, fig. 5).

■ 9 Le Cayla de Mailhac. La stèle n°140132-1 dans son contexte de découverte, à proximité de la porte nord-est de l'oppidum (© A. Beylier).

imprécis entre la fin du VI^e et le IV^e s., probablement au milieu du V^e s. av. n. è. Sur les trois exemplaires repérés, un seul a pu faire l'objet d'observations un tant soit peu précises, permettant de reconnaître un type I (?), variante 1 (Dubosse 2000, 196-197).

Au Cayla de Mailhac enfin, une stèle a anciennement été signalée par les fouilleurs, près de la porte d'entrée située au nord-est de l'oppidum (fouille 40) (O. et J. Taffanel, *Le Cayla de Mailhac*, notes de fouille inédites). Les recherches récentes menées sur le site, précisément dans ce secteur, ont semble-t-il permis de retrouver cette pièce, de toute évidence déplacée à date récente et reposant sur un niveau de circulation très tardif (Beylier 2012) (fig. 9).

– Stèle incomplète. Longueur conservée de 100 cm, largeur de 57 cm à sa base et de 35 cm dans sa partie supérieure, pour une épaisseur de 20 cm. Bloc calcaire grossièrement taillé aux arêtes vives émoussées, qui présente des cassures sur un de ses côtés ainsi que dans sa partie inférieure. L'une des faces est légèrement bombée tandis que l'autre est plate. Les parties latérales, quant à elles, sont taillées en biseau. Aucun décor n'est visible à l'exception d'une rainure rectiligne de 0,5 cm de large pour autant de profondeur, partageant en deux le sommet arrondi. Ce sillon, au profil en V, se prolonge plus profondément sur la face plane, sur une longueur de 13 cm (MHCCAY Inv. obj-140132-1).

Significatif est le fait que cette stèle, assimilable au type III de Bessac et Bouloumié, variante 2 (fig. 10), ait été mise au jour au niveau de ce qui constitue de toute évidence la porte principale du site, au moins durant le second âge du Fer. Il est malheureusement impossible d'en préciser la position originelle, ni même d'être assuré qu'elle était en situation de remploi et non exposée près de cette même entrée, même si son état de conservation invite plutôt à privilégier la première solution.

Quoi qu'il en soit, c'est également dans un secteur proche de la porte (fouille 31) qu'en leur temps Odette et Jean Taffanel ont recueilli un autre fragment de stèle de typologie voisine, aujourd'hui malheureusement disparu. On dispose néanmoins d'un croquis ainsi que des dimensions de la pièce (hauteur conservée de 20 cm pour une largeur de 25 cm et une épaisseur de 10 cm), correspondant sans ambiguïté à la partie supérieure d'une stèle à sommet arrondi et arêtes vives (Gailledrat, Taffanel 2002, 108) (fig. 11).

■ 10 La stèle n°140132-1 du Cayla de Mailhac (© A. Beylier).

■ 11 Fragment de stèle provenant de la fouille 31 du Cayla de Mailhac croquis d'après O. et J. Taffanel, notes de fouille inédites (échelle approximative : 1/10^e).

2.2. STÈLES ET REMPARTS

Ce lien « physique » privilégié entre stèles en remploi et fortifications a de longue date été souligné et commenté (Garcia 2004 ; Py 2012), avec à la clé deux interprétations globalement divergentes : l'une s'autorisant à considérer que ce lien récurrent n'est pas anodin et peut-être révélateur de pratiques spécifiques ; l'autre, plus matérialiste, fondé sur de rares contre-exemples (réutilisation en contexte domestique) et se contentant d'une simple explication fonctionnelle mettant en avant l'intérêt que représentaient ces blocs taillés en termes de matériaux de construction.

La première hypothèse souligne la dimension symbolique attachée à la fortification, pouvant expliquer le remploi dans la construction de stèles antérieurement présentes sur site en contexte de sanctuaire. Ces stèles, le plus souvent brisées, ont alors clairement perdu leur fonction première mais, par delà leur démantèlement, ont-elles pour autant perdu toute charge spirituelle ? Rien n'est moins sûr. De manière plus générale, et sans même évoquer le cas d'objets profanés (rappelons-nous des effigies de l'acropole d'Athènes après le passage des Perses), des objets de culte ou des ex-voto peuvent se voir « rejetés » volontairement en fonction de l'évolution des croyances, des pratiques ou, plus simplement encore, pour faire place à de nouvelles représentations, de nouvelles dédicaces. Une fois déplacés, ces objets sont rarement considérés comme de simples rebuts et peuvent se voir à nouveau consacrés, ainsi par le biais d'un enfouissement rituel au sein d'une *favissa*. Le processus conduisant des stèles initialement présentes dans un sanctuaire à être réemployées dans une fortification peut donc très bien répondre à un schéma comparable en liaison avec un rituel de fondation, voire être la conséquence de la simple évolution d'un sanctuaire qui, loin d'être désaffecté, pourrait simplement voir sa physionomie évoluer. Si l'exposition des stèles ne se « justifie » alors plus (évolution des pratiques ? évolution architecturale de la notion de sanctuaire ?), cela ne signifie pas nécessairement désacralisation.

Qui plus est, une fortification est non seulement un élément déterminant dans la protection matérielle de la communauté et de ses biens, mais elle définit également de manière symbolique et parfois religieuse l'espace des vivants, les limites d'une communauté affirmée en tant que telle, qu'elle soit ou non placée sous l'autorité d'un personnage ou d'un groupe susceptible de mobiliser la force de travail nécessaire à son élaboration. Ce que l'on admet pour les cultures classiques méditerranéennes (rappelons-nous la légende de fondation de Rome) doit-il nécessairement être écarté de l'analyse des sociétés « indigènes », en l'occurrence de l'âge du Fer méridional ? À l'évidence non.

Force est de reconnaître que, tant la situation originelle de ces stèles que les croyances et pratiques leur étant attachées demeurent une énigme. Laissant de côté l'hypothèse peu probable comme quoi ces éléments auraient été rapportés depuis des sanctuaires désaffectés disséminés dans la campagne proche des oppidums (ce qui, au demeurant ne change rien à la question du « pourquoi » de leur remploi), il faut bien considérer la possibilité de lieux consacrés sur ces emplacements de hauteur, antérieurs à l'édification des fortifications, du moins celles concernées par ce phénomène de remploi.

Se pose alors la question du rapport fonctionnel et chronologique entre habitats et sanctuaires, d'où l'hypothèse comme quoi ces ex-voto, attachés à des cultes naturalistes ou héroïques, « [...] auraient été élevés sur un habitat ou plus probablement sur le site naturel, antérieurement à la création de l'agglomération » (Garcia 2004, 106-107). Ces stèles auraient alors pour la plupart été élevées au début du premier âge du Fer, voire à la fin de l'âge du Bronze, sur des lieux auxquels étaient attachées des fonctions éminemment symboliques, contribuant entre autres à marquer les territoires.

Reste que le moment durant lequel ces sanctuaires auraient été démantelés, et les stèles associées réutilisées, ne coïncide que très imparfaitement avec celui de l'installation d'habitats sur ces emplacements de hauteur. Pour s'en tenir au cas du Languedoc occidental, la date de construction des enceintes évoquées précédemment amène ainsi à formuler plusieurs remarques. La construction du rempart de La Ramasse intervient à un moment somme toute tardif de l'histoire du site, tout comme vraisemblablement à Ensérune. Les phases plus anciennes de l'habitat sont, il est vrai, moins bien connues, et l'on ne saurait dire avec certitude si l'implantation d'un village à la fin du VI^e s. av. n. è. s'est accompagnée ou non (comme cela semble être le cas) de la création d'une première fortification. Quoi qu'il en soit, en considérant le fait que le remploi des stèles intervient dans le courant du IV^e s. av. n. è., cela signifie que durant *a minima* un siècle et demi, l'habitat aurait plus respecté qu'ignoré le sanctuaire préexistant, laissant en place les stèles associées à ce dernier, ce qui relativise grandement l'idée selon laquelle ces mêmes stèles auraient alors déjà perdu leur signification.

Faisant un détour par le Languedoc oriental, le cas de l'oppidum du Marduel (Saint-Bonnet-du-Gard, Gard) répond apparemment à une logique similaire. En effet, occupé au Bronze final IIb puis au début du VI^e s. av. n. è., le site connaît une importante phase de réaménagement à la fin de ce siècle, synonyme de la construction d'un rempart et d'édifices à soubassement en pierre adossés à ce dernier. Or, dans les bâtiments en question (apparemment de sim-

ples maisons) sont inclus des fragments de piliers que les fouilleurs datent entre la fin du VII^e s. et le début du VI^e s. av. n. è. (Py, Lebeaupin 1994), admettant timidement que ce sanctuaire ait fonctionné avec « *l'une des occupations temporaires de la colline (phase VIA) illustrée [...] par de modestes cabanes en torchis* » (Py 2011, 92).

Or, dans quelle mesure peut-on parler ici d'occupation « temporaire » si ce n'est sur la base d'un a priori ? Le cas de figure rencontré ici n'est somme toute guère éloigné du schéma mis en évidence à Mailhac, où l'oppidum du Cayla, occupé au Bronze final IIIb puis déserté au profit de la plaine au début de l'âge du Fer, se voit progressivement ré-investi à partir de la première moitié du VI^e s. av. n. è., une nouvelle étape étant marquée précisément à la fin de ce siècle par un regroupement de l'habitat dans les limites de l'oppidum, processus que l'on imagine avoir été contemporain de l'édification (ou de la réfection) du rempart (Gailledrat, Boisson, Poupet 2006-2007). Il n'est ici nulle question d'occupation temporaire, bien au contraire, mais d'une simple évolution topographique de l'habitat, dictée par un ensemble de causes au demeurant mal définies.

D'une manière ou d'une autre, à La Ramasse comme au Marduel, un sanctuaire (restitué) a donc durant un temps probablement cohabité avec un habitat (démontré), avant que n'intervienne un nouvel épisode effectivement synonyme d'une certaine rupture, marqué par l'édification d'un rempart que l'on imagine moins être la résultante d'une menace soudaine que celle d'une évolution du statut ou de l'importance de la communauté.

De fait, on en vient à s'interroger sur la nécessité d'imaginer sur de tels sites une phase marquée par la seule existence d'un sanctuaire de hauteur. Le schéma est certes séduisant mais pose problème dans bon nombre de cas, ne serait-ce que par l'absence récurrente de toute trace d'occupation du lieu durant l'époque censée être celle de l'exposition des stèles. C'est le cas à La Ramasse, ce l'est également à Ensérune et, comme nous le verrons ci-après, à Pech Maho, où aucun document matériel ne témoigne ne serait-ce que d'une fréquentation du site antérieurement au milieu du VI^e s. av. n. è.

2.3. REMPARTS, PORTES ET DISPOSITIFS CULTUELS

À Pech Maho, une importante série de documents lapidaires a été mise au jour dans un contexte tout à fait particulier, mettant en jeu à la fois la porte d'entrée principale de l'oppidum et un espace pour le moins singulier situé en arrière de celle-ci.

Concrètement, au niveau de la place qui s'ouvre immédiatement après l'entrée principale, au départ d'une voie menant vers l'Est à un complexe public précédé d'un podium en grand appareil, se trouve le départ d'un caniveau bâti vers le milieu ou la seconde moitié du IV^e s. av. n. è. (fig. 12). Ce départ de caniveau se présente de prime abord comme un simple collecteur fait de blocs parallélépipédiques posés de chant et séparé du conduit par une grande dalle posée à plat de manière transversale (fig. 13). Le conduit, réalisé à l'aide de blocs et de dalles calcaires de chant, recouvert de dalles de grandes dimensions, se déroule vers l'Ouest sur une longueur d'environ 1 m avant de dessiner un coude bifurquant vers le Sud en direction de la porte. Passant sous le seuil monolithique de cette dernière, il débouche alors sur la terrasse aménagée liée au système d'accès charretier situé de ce côté (fig. 14).

L'interprétation de cet ouvrage en tant qu'aménagement hydraulique, prosaïquement destiné à drainer les eaux de pluie accumulées au niveau de la place, ne fait aucun doute. En revanche, plusieurs singularités doivent être soulignées. En premier lieu, le départ de ce caniveau ne semble guère fonctionnel dans la perspective qui devrait être la sienne, à savoir recueillir des eaux pluviales. La discontinuité du conduit qui résulte de la présence d'une grande dalle transversale pose en soi problème. Plus encore, le positionnement du « collecteur » et la présence de bases de poteau adjacentes laissent à penser qu'un auvent était ici adossé au bâtiment formant la partie ouest de l'îlot IV, le protégeant de fait de la pluie...

L'autre fait remarquable est que ce caniveau est en réalité très largement bâti à l'aide de stèles plus ou moins fragmentaires (voire d'éléments de piliers ?) en situation de remploi. Partiellement étudié, ce caniveau a notamment livré à ce jour deux stèles chanfreinées, l'une fragmentaire, l'autre complète (type III, variante 1) (fig. 15) qui présentent la particularité d'avoir servi de support à des graffites navals dont l'un est clairement identifié comme représentant un navire de guerre archaïque de type grec (fig. 16).

- Stèle incomplète. Bloc en calcaire dur taillé, trouvé en remploi dans le parement est du caniveau CN72051. Bloc parallélépipédique légèrement pyramidal à section carrée et arêtes chanfreinées. Hauteur conservée de 45 cm pour une largeur de 22 cm et une épaisseur de 22 cm. L'une des faces (initialement visible dans le caniveau) est gravée : on y reconnaît une représentation de navire de guerre, en position verticale. Sont visibles le château avant, l'éperon, la coque munie d'une rangée de rames et le plat-bord (PM obj-72051-1) (fig. 17a).

- Stèle complète taillée dans un bloc en calcaire dur aux quatre arêtes chanfreinées. La base est simplement dégrossie, tandis que le sommet est taillé en arrondi (type III de Bessac et Bouloumié). Une face et un côté sont gravés. Stèle trouvée en remploi dans le parement est du caniveau CN72051 (la face gravée

■ 12 Pech Maho. Le caniveau CN72051, en avant de la porte principale (cl. : É. Gailledrat).

■ 13 Pech Maho. Le départ du caniveau CN72051 (© É. Gailledrat).

était occultée). La gravure latérale est constituée par une série de lignes. La gravure sur la face est située dans la partie haute de la stèle, représentant un navire combinant une vue de dessus (silhouette de la coque) et une vue latérale (rames, château avant, grément, gouvernail). Longueur totale : 65 cm, largeur 24 cm et épaisseur 17 cm. Base d'une longueur de 15 cm, d'une largeur de 24 cm et d'une épaisseur de 20 cm (PM obj-72051-2) (fig. 17b).

Ici peut-être plus qu'ailleurs, le remploi de ces stèles suggère a priori une simple adéquation entre un besoin dicté par la réalisation d'un ouvrage soigné et une facilité donnée par l'existence de pierres taillées relativement bien cali-

brées. Ceci étant, outre l'aspect incongru du pseudo collecteur tel qu'évoqué plus haut, un autre point pose question. En l'occurrence, le départ de ce caniveau a fait l'objet, à un moment malheureusement imprécis (probablement la fin du III^e s. av. n. è.), d'un traitement très particulier, synonyme de condamnation de l'ouvrage. De fait, la couverture de dalles a été enlevée sur plusieurs mètres, non pas en vue d'un curage, mais pour disposer en enfilade dans l'axe du départ du conduit deux stèles anépigraphes, l'une fragmentaire, l'autre pour ainsi dire complète, à peine retouchée (fig. 18). À ce moment, qui coïncide apparemment avec l'épisode rituel faisant suite à la destruction du site

■ 14 Pech Maho. Plan du site durant la phase III (v. -325/-200) (© É. Gailledrat).

dans le dernier quart du III^e s. av. n. è. (Gailledrat 2010), il s'est donc agi non seulement de condamner un ouvrage censé être aussi fonctionnel que profane, mais encore d'occulter deux stèles dont la position initiale ne peut malheureusement être précisée.

Cet épisode semble indiquer que le caniveau, outre son aspect utilitaire, possédait une dimension autre, justifiant le traitement singulier venant d'être évoqué, et suggérant peut-être au passage que la mobilisation de stèles pour sa construction ne constituait pas un geste si anodin que cela.

Plus encore que la courtine, la porte principale du site constitue en soi un élément des plus importants, toujours dans une double perspective, fonctionnelle et symbolique. On trouve donc à Pech Maho un nouvel exemple de ce lien particulier entre stèles et fortification, qui ici se voit agrémenté d'un faisceau d'indices permettant d'évoquer des fonctions rituelles attenantes à l'ouvrage.

La singularité du départ de ce caniveau trouve d'ailleurs peut-être une explication, pour peu que l'on retienne son aspect non fonctionnel. Plus précisément, il est possible d'y

■ 15 Pech Maho. Détail des stèles n° 72051-1 et 72051-2 en remploi dans le caniveau CN72051 (cl. : É. Gaillardrat).

■ 16 Pech Maho. Détail du graffite naval présent sur la stèle n°72051-2 (© É. Gaillardrat).

voir un aménagement de type « ciste » qui, à l'image du dispositif mis au jour sur le Mont-Cavalier à Nîmes (fig. 19), aurait pu recevoir un bétyle, ou pourquoi pas une sculpture, en liaison avec un culte mettant en jeu les aspect chthoniens, l'eau, voire plus si l'on considère la proximité de deux bases de piliers encore en place et plus ou moins largement arasées, l'un de ces piliers ayant servi de support à des têtes coupées, l'autre ayant possiblement fait office de bétyle (fig. 20). Notons que ces deux éléments ont été implantés au même moment que le caniveau, soit au milieu ou dans la seconde moitié du IV^e s. av. n. è.

Pour en revenir à la fortification, la présence de stèles dans l'architecture des remparts semble acquise¹. Il est en tout cas probable que plusieurs stèles fragmentaires anciennement mises au jour en avant de la première ligne de fortification proviennent effectivement de l'effondrement de ces ouvrages défensifs. Si plusieurs fragments de stèles à sommet arrondi sont mentionnés dans les notes de fouille de l'époque (et jadis identifiés comme des merlons...) (Solier 1965, 108), seul un exemplaire a pu être retrouvé parmi les collections du site (fig. 21).

- Fragment de la partie sommitale d'une stèle à sommet rond et arêtes vives (type I de Bessac-Bouloumié, variante 2). Dim. conservées : H. 30 cm ; l. 27 cm ; ép. 10 cm. Bloc en calcaire tendre taillé. L'arrière a été retouché mais la face avant et les côtés sont soigneusement taillés. Cassure à la base. Possible décor de traits parallèles incisés sur la face antérieure (PM inv. obj-71412-1).

Dans le même ordre d'idées, un bloc pour le moins singulier a été exhumé dans l'espace du fossé, à proximité de la tour d'époque archaïque la plus orientale (fig. 22). Hors contexte donc, ce bloc dans lequel on reconnaît une stèle présente une typologie relativement inédite, accentuée par la présence d'un large sillon partant depuis le sommet du bloc et se prolongeant sur sa face antérieure. L'hypothèse déjà émise en son temps par Yves Solier d'un dispositif destiné à pratiquer des libations paraît des plus vraisemblables. Par ailleurs, on ne peut que remarquer la présence d'une gravure, disposée de manière verticale dans la partie haute de la stèle. Or, il s'agit d'une nouvelle représentation schématique de bateau, imposant le parallèle avec les exemples mentionnés précédemment. L'argument reste faible pour pouvoir proposer une datation dans les limites du premier âge du Fer, mais cette possibilité (tout comme celle d'un remploi dans un état plus récent de la fortification) ne peut en l'occurrence être écartée.

- Bloc de calcaire taillé à sommet arrondi, avec une face plane et la partie arrière taillée en ogive. Le plan de pose de ce bloc est horizontal. Dim. H. 45 cm ; l. à la base 35 cm ; ép. à la base 23 cm. Partant du sommet où une cupule est aménagée, un sillon large de 3,5 cm et profond de 4 cm descend jusqu'à la

■ 17 Pech Maho. Les stèles n°72051-1 et 72051-2 (© É. Gailledrat).

base du bloc. Une représentation figurée à la verticale (bateau?) est présente sur le côté gauche de la face externe (PM inv. obj-71412-1).

Ici encore, un lien relativement explicite existe entre fortification et stèles en remploi. Plus encore, ce lien se manifeste là par l'imbrication entre un probable dispositif culturel et cet élément important d'un double point de vue fonctionnel et symbolique qu'est la porte. Pech Maho et

Mailhac ont alors a priori en commun cette association, même si l'identification de stèles au voisinage de la porte principale de l'oppidum du Cayla reflète peut-être avant tout le hasard des recherches qui ont principalement porté sur cette partie du système défensif.

Enfin, il convient de signaler à Pech Maho la présence d'une possible base de stèle, incluse dans la maçonnerie d'un renforcement intérieur de la courtine daté de manière

■ 18 Pech Maho. Stèles disposées dans le conduit du caniveau CN72051 (© É. Gailledrat).

■ 19 Nîmes/Mont-Cavalier. Buste (féminin ?) disposé dans un coffre de pierres semi-enterré (d'après Py 2011, 89, fig. 63).

■ 20 Pech Maho. Vue de la base de pilier ayant supporté des têtes coupées et de la base de stèle ou bétyle présentes au niveau de la place 1 (© É. Gailledrat).

■ 21 Pech Maho. La stèle n°71412-1 vue de trois-quart (© É. Gailledrat).

■ 22 Pech Maho. La stèle n°71412-2 (© É Gailledrat).

lâche au début du second âge du Fer. Bien que les dimensions de ce bloc semblent modestes, la morphologie générale de la pièce plaide néanmoins en faveur d'une telle interprétation (fig. 23).

- (PM inv. obj-71071-1) Bloc en calcaire dur taillé parallélépipédique, muni d'un évidement central. Bloc de 40 cm de long pour 35 cm de large et 15 cm de haut. Évidement de 11 cm par 18 cm et d'une profondeur de 1 cm environ. La face supérieure est décorée d'une série de lignes incisées parallèles. La face inférieure du bloc est simplement équarrie, laissant à penser qu'il était destiné à être posé directement sur le sol. Possible base de stèle.

Au niveau chronologique, les stèles de Pech Maho venant d'être évoquées doivent bien être considérées comme archaïques, non seulement en raison de leur typologie, qui les rapproche plus globalement des séries présentes entre Provence et Languedoc, mais également ici en raison de la présence de graffites, dont un au moins présente très clairement un motif datable du VI^e voire du V^e s. av. n. è., graffites dont tout indique qu'ils ont été réalisés au moment où ces stèles étaient encore « fonctionnelles » et non après le démantèlement de celles-ci (Gailledrat, à paraître). Qu'ils aient été réalisés ou non dans un second temps (dédicaces postérieures dans un cas, représentation liée à la réalisation même de cet ex-voto dans l'autre), une contemporanéité et un lien structurel existent bel et bien entre le support et le

motif, laissant à penser que, quelle que soit son ancienneté, le sanctuaire abritant ces stèles était visible et fonctionnel durant la phase I du site (v. -550/-450).

À Pech Maho, rejoignant au passage l'horizon chronologique qui est celui de la construction de l'enceinte de la Ramasse (IV^e s. av. n. è.), le emploi de ces stèles apparaît comme un phénomène somme toute tardif, à moins d'imaginer qu'elles aient successivement été remployées dans diverses constructions au cours des VI^e-V^e s. av. n. è., hypothèse compliquée que nous serons d'autant moins enclins à retenir que l'état de conservation de la plupart de ces pièces s'avère bon. Or, dans le cas présent, le milieu ou la seconde moitié du IV^e s. av. n. è. ne correspond pas à la fondation de l'oppidum, loin s'en faut. En revanche, il est clair que le réaménagement du quartier situé en arrière de la porte principale a lieu à ce moment, et qu'une réorganisation d'ampleur du système défensif intervient peu ou prou à la même époque (Gailledrat, Beylier 2009).

Dans tous les cas, Pech Maho n'étant qu'un exemple parmi d'autres, ce phénomène de emploi ne coïncide pas avec les phases les plus anciennes de l'habitat, mais avec un moment qui marque indéniablement une certaine rupture dont les causes demeurent toutefois difficiles à cerner. Toujours à Pech Maho, l'hypothèse de l'antériorité d'un sanctuaire au regard de l'habitat s'avère donc particulièrement fragile,

■ 23 Pech Maho. Vue zénithale de la possible base de stèle n°71412-2 (© É Gailledrat).

ne serait-ce que par l'absence de tout vestige mobilier antérieur au milieu du VI^e s. av. n. è. Certes, l'érection des stèles tout autant qu'une simple fréquentation des lieux par des dévots n'impliquent pas nécessairement que d'importantes traces matérielles aient été laissées sur le terrain. On peine néanmoins à imaginer qu'aucun mobilier, fût-il résiduel, ne témoigne d'une telle séquence...

Certes, le lieu n'est pas anodin et, antérieurement à la mise en place de l'*emporion*, a pu abriter un lieu consacré destiné à marquer un espace, à accueillir un sanctuaire de frontière tout à la fois terrestre et maritime. Dans un secteur fréquenté dès le VII^e s. av. n. è. et probablement avant par des navigateurs méditerranéens, la colline de Pech Maho en tant que repère visible de loin aurait très bien pu jouer ce rôle de signal et, indirectement, de point de rencontre.

Reste cette interrogation liée au caractère tardif de la remobilisation des stèles dans l'architecture défensive, d'autant que les premiers états de la fortification de Pech Maho sont relativement bien connus et ne laissent précisément pas apparaître de traces d'un tel emploi. Certes, le tout premier rempart (phase Ia, v. -560/-550) n'est que partiellement visible car largement occulté par les remaniements et renforts postérieurs, les mêmes réserves pouvant être formulées à l'encontre du système, bien plus complexe, élaboré peu de temps après (phase Ib, v. -540/-530) (Gailledrat, Beylier 2009). Il n'en demeure pas moins que nulle part sur ces ouvrages un quelconque fragment de stèle n'a été repéré.

Il est en revanche acquis que, à l'occasion de l'édification de la double ligne de fortification datée de la phase Ib, un

ensemble de rites spécifiques ont bel et bien été mis en œuvre. En témoignent les dalles munies de cupules et gravées de symboles géométriques, placées en assise débordante du parement qui vient habiller l'escarpe du fossé, ceci dans la partie centrale de la fortification, délibérément parée d'une architecture ostentatoire soulignée par la présence de deux tours quadrangulaires (fig. 24). Plus encore, ces dalles sont de toute évidence restées à l'air libre jusque vers la fin du V^e s. av. n. è. et ont continué pendant tout ce temps à être associées à des rituels mettant notamment en jeu libations et bris de vases (Gailledrat, Solier 2004, 362-370).

■ 24 Pech Maho. La courtine d'époque archaïque à la base de laquelle se trouvent les dalles en assise débordante témoignant de rites liés à la fortification (© É Gailledrat).

Qui plus est, à l'aplomb de ces dalles gravées situées en assise du parement archaïque, alors que l'espace correspondant se voit remblayé lors de la construction d'une nouvelle terrasse liée au système de défense, trois dispositifs de morphologie similaire d'environ 1,30 m de long ont été mis au jour durant les premières recherches menées sur le site. Il s'agissait en l'occurrence de structures composées de dalles plantées de chant (fig. 25), contenant des dépôts cendreaux mal caractérisés mêlés de tessons de céramique

Planche III

Oppidum de Pech de Maho
Grand Mur Celtique sud.
Ustrinum 1 et 2.
croquis, rue cavalière.

■ 25 Pech Maho. Dispositif rituel mis au jour en 1954 au niveau de la terrasse précédant le rempart « principal » (d'après J. Campardou, notes de fouille inédites).

(parmi lesquels des vases miniatures) et d'ossements brûlés. Le mobilier associé à leur niveau d'implantation indique une datation dans le courant du IV^e s. av. n. è., laissant envisager qu'ils puissent avoir été contemporains de la refonte du système défensif évoquée précédemment.

À tout le moins, ce secteur des remparts de Pech Maho, immédiatement à l'Est de la porte principale, témoigne du fait que l'existence de pratiques rituelles en relation avec la fortification constitue bien une réalité tangible, et non une simple spéculation destinée à justifier cette hypothèse d'une réutilisation symbolique de stèles plus anciennes. On retiendra que ces pratiques, pour l'heure peu documentées au plan régional, sont d'abord liées à la construction de l'ouvrage, et peuvent dès lors être assimilées à un rituel de fondation. Significatif est également le fait qu'elles interviennent ensuite, sinon de manière régulière, du moins selon des rythmes présupposant une pérennité des fonctions attachées au lieu, avec ici une continuité remarquable sur les quelques trois siècles de vie du site.

3. Du premier au second âge du Fer

Indépendamment des interrogations relatives à leur chronologie, les stèles languedociennes renvoient à des pratiques symboliques qui, malheureusement, nous échappent grandement. Leur position initiale au sein d'espaces que l'on présume consacrés, autrement dit de véritables sanctuaires, demeure elle-même énigmatique. Par ailleurs, a été envisagée la possibilité d'une évolution structurelle de ces sanctuaires, peut-être en liaison avec l'évolution plus globale de la morphologie des oppidums et de leur trame urbaine. Ceci étant, la notion même de « sanctuaire » demeure difficile à appréhender au sein des habitats languedociens. Réserve étant faite du cas de Pech Maho détaillé ci-après, ou encore des salles hypostyles (qui en tout état de cause ne sont guère antérieures aux III^e-II^e s. av. n. è.) connues dans la région rhodanienne et dont l'exemple le plus occidental reconnu se situe sur l'oppidum d'Ensérune, on peine à reconnaître des édifices non seulement publics mais encore à caractère religieux insérés dans la trame des agglomérations. L'idée de sanctuaires « ouverts » prenant la forme de *temenos* auxquels succèderaient des ensembles architecturaux plus élaborés pourrait expliquer, du moins en partie, ce devenir des stèles du premier âge du Fer, mais les arguments demeurent particulièrement faibles pour pouvoir étayer une telle hypothèse. Cette difficulté est accentuée par l'apparente imbrication architecturale des espaces publics et domestiques au sein des habitats du second âge du Fer, difficulté de lecture d'autant plus grande avant que n'intervienne une certaine monumentalisation des bâtiments dits « publics » où fonctions civiles et religieuses cohabitent vraisemblablement.

3.1. STÈLES ANTHROPOMORPHES

Récemment renouvelée par les découvertes exceptionnelles réalisées sur le site des Touriès (Saint-Jean et Saint-Paul, Aveyron), aux marges septentrionales du domaine languedocien (Gruat *et al.* 2011), la question des stèles anthropomorphes s'avère cruciale dans la perspective d'une compréhension des mécanismes liés à la genèse de la sculpture en ronde bosse méridionale.

Avec une chronologie calée sur les débuts du premier âge du Fer, les stèles aveyronnaises venant d'être évoquées comprennent certains exemplaires considérés comme des représentations anthropomorphes stylisées. Plusieurs pièces qu'il faut plutôt assimiler à des « piliers-stèles » correspondent ainsi à des figurations de guerrier en armes. Or, c'est une pièce tout à fait comparable qui a été mise au jour sur le site de La Ramasse, où parmi l'abondante série de stèles évoquée précédemment, un exemplaire dont la partie supérieure est manquante sert très clairement de support à la représentation d'un personnage muni d'une cuirasse. Conservé sur 1,30 m de haut, ce bloc de calcaire coquillier fin soigneusement taillé laisse plus précisément apparaître une armure souple avec ses épaulières, surlignée par un motif en « dents de loup », armure renforcée d'un *cardiophylax* figuré par un motif de cercles concentriques. La base, plus sommairement taillée, est quant à elle clairement destinée à être fichée en terre (Garcia 2011, 98-99) (fig. 26).

De même qu'aux Touriès, la tête du personnage est ici manquante, témoignant d'un bris opéré à une date ancienne. Cette figuration anthropomorphe, singulière dans le contexte du Languedoc central, affiche donc un lien indéniable avec le groupe aveyronnais. D'un autre côté, le support en lui-même évoque les piliers monolithes destinés à recevoir sur leur sommet un buste de personnage masculin, comme c'est le cas des représentations du Marduel, de Sainte-Anastasie ou encore de Beaucaire (Py 2011 ; 2012).

L'existence de ce pilier-stèle témoigne donc vraisemblablement d'une influence stylistique septentrionale, ce secteur de la moyenne-vallée de l'Hérault étant précisément l'une des principales portes d'accès aux Causses de l'Aveyron. Du point de vue chronologique, si les datations proposées pour les séries aveyronnaises demandent encore à être précisées, il n'en demeure pas moins qu'elles s'inscrivent très clairement dans un horizon relativement ancien à l'intérieur du premier âge du Fer, horizon centré sur le VII^e et le début du VI^e s. av. n. è., auquel pourraient se rattacher les stèles de La Ramasse comme celles d'autre sites languedociens.

■ 26 La Ramasse. La stèle anthropomorphe n°RAM01
(© D. Garcia).

En dépit de son caractère d'*unicum*, le pilier-stèle de La Ramasse permet bien d'imaginer la réalité de sanctuaires associant des stèles faisant office d'ex-voto ou de bétyle à des figures de personnages héroïsés ou, pourquoi pas, de divinités. On manque toutefois d'éléments permettant de

préciser la morphologie de tels sanctuaires, qu'il serait sans doute illusoire de vouloir réduire à un modèle unique. De même, si la représentation ostentatoire d'un personnage armé induit assez logiquement son interprétation en tant que figure héroïque, d'autres représentations plus particulières (ainsi les « bicéphales » du Marduel ou de Roquepertuse) ne peuvent-elles pas plus simplement être celles de divinités ?

Quoi qu'il en soit, on peut s'interroger sur une autre découverte, malheureusement dénuée de tout contexte, réalisée à quelques dizaines de kilomètres de là, au nord de Montpellier. Sur la commune d'Assas (Hérault), au lieu-dit « Le Pointu », a été mise au jour une stèle d'environ 1,10 m de haut, exécutée à partir d'un bloc de calcaire dur sur lequel ont été gravés par piquetage grossier une série de motifs a priori peu lisibles (Vial 2003, 126-127). Probablement protohistorique, cette stèle incomplète laisse apparaître de bas en haut un bandeau horizontal surmonté au centre d'un demi-cercle saillant. Sur les côtés on retrouve deux demi-cercles opposés puis, au-dessus, un motif de cercles concentriques que partage sur toute la largeur du bloc une ligne horizontale. Enfin, en haut et à droite, un bandeau légèrement oblique défini par deux traits part depuis cette même ligne et se prolonge au niveau de la partie abîmée que l'on identifiera comme étant le haut de la stèle. La partie inférieure, appointée, semble quant à elle avoir été destinée à être fichée en terre (fig. 27).

■ 27 Assas/Le Pointu. Stèle anthropomorphe protohistorique (?)
(© F. Letterlé).

Au vu de ces éléments, on proposera à titre d'hypothèse de reconnaître ici encore une figuration schématique de guerrier portant une large ceinture, les deux bras repliés sur le corps et muni d'une cuirasse assortie d'un *kardiophylax*, ce qui nous orienterait effectivement vers une représentation attribuable à l'âge du Fer dont la destination (stèle ou cippe funéraire ?) demeure bien évidemment sujette à caution.

3.2. STÈLES ET MONUMENTS DU SECOND ÂGE DU FER À PECH MAHO

Indépendamment de la question des stèles attribuées de manière lâche au VII^e ou au VI^e s. av. n. è. et pour lesquelles on ne dispose en Languedoc méditerranéen d'aucun contexte « premier », tous ces éléments ayant été trouvés en remploi dans des architectures plus récentes, la documentation existante invite également à s'interroger sur les pratiques et croyances en cours durant le second âge du Fer.

Reste que cette documentation souffre une fois encore de limites importantes. De fait, c'est encore une fois vers Pech Maho que se tournent nos regards, avec toutes les réserves induites par le fait que le site ne peut véritablement être considéré comme étant représentatif des habitats de cette période. La présence de bâtiments à caractère public et probablement cultuel, au moins dès le milieu du V^e s. av. n. è., conjuguée à l'abondance et la variété de documents témoignant de pratiques rituelles dont on donnera ici un aperçu, en fait un cas à part qu'il faut vraisemblablement expliquer par le caractère emporique du lieu (Gailledrat 2010).

Le cas du probable pilier aux têtes coupées et de la stèle (ou bétyle) situés en bordure de la place principale, à l'angle sud-ouest de l'îlot IV, a été évoqué précédemment. Or, un dispositif particulier marque également l'angle nord-est de ce même îlot, au niveau de la rue 4. En l'occurrence, il s'agit d'une probable stèle aniconique, correspondant à un monolithe sommairement taillé (fig. 28).

- (PM obj-73020-1) Bloc taillé de forme parallélépipédique en calcaire dur, dont la base est taillée en V et se voyait enfoncée dans le sol sur une vingtaine de centimètres. La face et les côtés sont assez régulièrement aplanis et semblent dépourvus de marques ou d'incisions. La partie arrière (initialement adossée à un mur) est quant à elle simplement équerrie. Hauteur de 82 cm, largeur de 32 cm et épaisseur moyenne de 20 cm.

Cet élément a été implanté au niveau de la rue 4 vers le milieu du V^e s. av. n. è. et est demeuré visible jusqu'à la fin du III^e s. av. n. è., moment de la destruction du site. Plus qu'un simple chasse-roue, il faut bien reconnaître dans ce bloc une stèle munie d'un calage très soigné, dont la fonction reste malheureusement indéterminée mais dont l'em-

■ 28 Pech Maho. La stèle n°73020-1, en place au niveau de la rue 4 (© É. Gailledrat).

placement a été respecté durant plus de deux siècles, en dépit de l'inévitable gêne qu'elle devait occasionner pour la circulation de véhicules attelés. Par ailleurs, on ne peut s'empêcher de constater la symétrie existant avec les dispositifs présents à la jonction entre la place principale et la rue 2, l'ensemble évoquant un « bornage » de l'espace, ou plus précisément une signalisation des accès au complexe monumental situé en limite occidentale de l'îlot I, complexe dont il est à peu près sûr qu'il possédait une dimension culturelle (fig. 29). Au passage, on peut s'interroger sur la nature des blocs mis en œuvre dans la construction de ce podium : si le moindre bloc taillé ne doit pas nécessairement être considéré comme un élément de pilier, à tout le moins ne peut-on exclure totalement cette possibilité dans le cas présent (fig. 30).

Plus au nord, le cas de l'îlot X (fig. 31) apporte lui aussi certains éléments de réflexion. Plus précisément, jouxtant à l'Ouest un bâtiment à fonction commerciale, et en contrebas de celui-ci, se trouve une pièce toute en longueur

■ 29 Pech Maho. Essai de restitution du quartier comprenant l'îlot IV et le complexe public monumental situé en limite occidentale de l'îlot I (© É Gailledrat).

■ 30 Pech Maho. Vue depuis le nord-ouest du podium en grand appareil précédant le complexe monumental situé en limite occidentale de l'îlot I (© É Gailledrat).

■ 31 Pech Maho. Vue d'ensemble de l'îlot X, depuis le nord (© É Gailledrat).

formant une sorte de galerie asymétrique divisée en deux parties inégales. Or, cette pièce a livré toute une série d'indices permettant d'y voir un nouvel espace à caractère cultuel.

En premier lieu, un fragment de crâne humain a été retrouvé à l'emplacement d'un pilier dont l'existence est indirectement avérée par un négatif laissé au sol, qui résulte du démantèlement intervenu lors de la destruction du site ou immédiatement après. Par ailleurs, au voisinage de ce qu'il faut donc restituer comme un nouveau pilier à têtes coupées, deux structures empierrées respectivement disposées le long des murs est et ouest de cet espace ne présentent a priori aucun rôle architectural et peuvent être interprétées avec vraisemblance comme étant des calages de stèles (fig. 32). L'idée d'une « galerie », assez largement ouverte au Nord comme au Sud, s'impose d'autant plus que, dans l'état le plus récent de cet îlot, la séparation entre la cour du bâtiment est et la partie nord de la galerie n'était matérialisée que par trois poteaux en bois, autrement dit par un porche ou un portique. En l'absence d'emmarchement, il ne semble guère avoir été possible de passer d'un espace à l'autre, ici d'Est en Ouest, aussi faut-il considérer ce dispositif ouvert comme résultant d'une volonté délibérée de rendre visible l'intérieur de la galerie, au moins depuis ce côté de l'édifice.

Le caractère particulier de ce quartier ressort enfin des pratiques mises en œuvre après la destruction de Pech Maho, attestées ici comme en de multiples points « symboliques »

■ 32 Pech Maho. Exemple de structure bâtie dans la galerie occidentale de l'îlot X, montrant en son centre un négatif de plan quadrangulaire, interprétée comme un possible calage de stèle (© É Gailledrat).

de l'oppidum, qui coïncident avec un ensemble de rites de célébration et de clôture du site. Au niveau de l'îlot X, de multiples témoignages de dépôts rituels (restes d'équidés massacrés, pièces d'armement, éléments de char et de harnachement, amphore vinaire probablement décollétée...) se rapportent ainsi à cette phase (Gailledrat 2010 ; 2011).

Or, un dispositif bâti pour le moins insolite a été mis en évidence à l'occasion des fouilles anciennes menées en bordure orientale de l'îlot, au niveau de la rue 7. Sa datation exacte n'est pas assurée mais se rapporte indubitablement

aux dernières phases d'occupation du site, et plus probablement à la réoccupation faisant immédiatement suite à l'épisode violent de la fin du III^e s. av. n. è. Prenant appui sur quatre bases de pilier liées à l'origine à un édifice monumental daté du milieu du V^e s. av. n. è., monolithes conservés en place durant les deux siècles suivants alors que le bâtiment correspondant avait depuis disparu, une sorte de muret à double parement a été édifié. Cet ouvrage s'est largement effondré côté est et n'a pas été scellé par des couches plus récentes (fig. 33). Or, parmi les blocs et moellons présents dans ce niveau de destruction, plusieurs stèles peuvent être reconnues (fig. 34).

■ 33 Pech Maho. Vue du niveau d'effondrement de la structure bâtie en façade orientale de l'îlot X (© É Gailledrat).

■ 34 Pech Maho. Exemples de stèles provenant du niveau de destruction en façade orientale de l'îlot X (n°78015-1 et 78015-3) (© É Gailledrat).

Il est tout à fait possible d'envisager que ces dernières aient été initialement présentes au niveau de l'îlot X, et pourquoi pas exposées au niveau de la galerie évoquée précédemment. Il est clair désormais que plusieurs éléments à valeur symbolique (ainsi les piliers de la place principale) ont subi des mutilations volontaires, probablement au moment de la destruction de l'oppidum. L'état de conservation très inégal des éléments mis au jour dans la construction venant d'être décrite peut donc être la conséquence d'un démantèlement violent. Une stèle brisée en deux, largement fragmentaire (seule la base destinée à être enterrée et la partie basse du fût sont conservées) et apparemment en position secondaire, a par ailleurs été retrouvée en bordure méridionale de l'îlot, scellée par le niveau d'effondrement des structures en terre avoisinantes (fig. 35).

Si la contemporanéité de l'ensemble de ces pièces n'est pas clairement attestée, il n'en demeure pas moins que l'exposition de stèles dans des contextes variés (espaces ouverts ou fermés) constitue encore une réalité au III^e s. av. n. è. Le cas de l'îlot X suggère en tout cas que ces stèles, dont la typologie diffère sur bien des points de celles datées du premier âge du Fer, ont pu prendre place dans des bâtiments spécifiques ou au voisinage de ces derniers. Plusieurs pistes peuvent dès lors être suivies pour envisager sur le temps long les pratiques qui étaient celles des populations du Languedoc occidental, mais encore une fois Pech Maho ne

■ 35 Pech Maho. La stèle n°78102-1 basculée en limite méridionale de l'îlot X (© É Gailledrat).

constitue peut-être pas le site idéal pour percevoir cette dimension symbolique, ne serait-ce que parce qu'on envisage avec suffisamment de vraisemblance la présence, fût-elle occasionnelle, d'individus ou de groupes exogènes, autrement dit la coexistence de pratiques relevant de traditions culturelles (culturelles ?) distinctes.

Éric GAILLED RAT

CNRS - UMR 5140 (Montpellier-Lattes)
eric.gailledrat@montp.cnrs.fr

Notes

1. Trois possibles stèles sont en effet partiellement visibles dans un renfort de la cour-tine daté d'un moment imprécis du second âge du Fer. Plus ou moins occultées

par les travaux de restauration menés dans les années 1970 par les Monuments Historiques, ces éléments demandent encore à être identifiés avec précision.

Références bibliographiques

Arcelin, Gruat et al. 2003 : ARCELIN (P.), GRUAT (P.) et al. – La France du Sud-Est (Languedoc-Roussillon, Midi-Pyrénées, Provence-Alpes-Côte d'Azur). In : ARCELIN (P.), BRUNAUX (J.-L.) dir. – *Cultes et sanctuaires en France à l'âge du Fer* (dossier). *Gallia*, 60, 2003, pp. 169-241.

Arcelin, Dedet, Schwaller 1992 : ARCELIN (P.), DEDET (B.), SCHWALLER (M.) – Espaces publics, espaces religieux protohistoriques en Gaule méridionale. In : GARCIA (D.) dir. – *Espaces et monuments publics protohistoriques de Gaule méridionale* (dossier). *DocAMérid*, 15, 1992, pp. 181-242.

Arcelin, Plana Mallart 2011 : ARCELIN (P.), PLANA MALLART (R.) – L'expression monumentale des rites protohistoriques en Gaule méditerranéenne et dans la partie nord-est de la péninsule Ibérique. Stèles, bâtiments cultuels et sculptures. In : ROURE (R.), PERNET (L.) dir. – *Des rites et des hommes. Les pratiques symboliques des Celtes, des Ibères et des Grecs en Provence, en Languedoc et en Catalogne*. Paris, Errance, 2011, pp. 25-62 (Coll. Archéologie de Montpellier Agglomération-AMA, 2) (Cat. expo).

Barriall, Francès 1985 : BARRIAL (O.), FRANCÈS (J.) – Les escultures ibériques zoomorfes del Turó de ca n'Oliver (Cerdanyola del Vallès, Vallès Occidental). *Empúries*, 47, 1985, pp. 254-263.

Barruol, Gibert, Rancoule 1961 : BARRUOL (G.), GIBERT (U.), RANCOULE (R.) – Le défunt héroïsé de Bourrière (Aude). *RstLig*, XXVII, 1-4, 1961, pp. 45-60.

Bessac, Bouloumié 1985 : BESSAC (J.-C.), BOULOUMIÉ (B.) – Les stèles de Glanum et de Saint-Blaise et les sanctuaires préromains du Midi de la Gaule. *RANarb*, 18, 1985, pp. 127-187.

Beylier 2012 : BEYLIER (A.) – *Le Cayla de Mailhac (Aude)*. Rapport de fouille programmée, Service Régional de l'Archéologie du Languedoc-Roussillon, Montpellier, 2012.

Dubosse 2000 : DUBOSSE (C.) – Sondages récents sur l'oppidum d'Ensérune (Hérault, France). In : *L'habitat protohistorique a Catalunya, Rosselló i Languedoc occidental. Actualitat de l'Arqueologia de l'Edat del Ferro*. XXII^e Colloque International pour l'Étude de l'Âge du Fer (Gérone, 21-24 mai 1998). *Sèrie Monogràfica*, 19, Girona, 2000, pp. 193-201.

Gailledrat 2010 : GAILLED RAT (É.) – Pech Maho, de l'Emporium au sanctuaire. In : DELESTRE (X.), MARCHESI (H.) dir. – *Archéologie des rivages méditerranéens : 50 ans de recherche*. Actes du Colloque en l'honneur des 50 ans du Ministère de la Culture (Arles, 28-30 octobre 2009). Paris, Errance-Ministère de la Culture et de la Communication, 2010, pp. 349-355.

Gailledrat 2011 : GAILLED RAT (É.) – Pech Maho (Sigeau, Aude). In : ROURE (R.), PERNET (L.) dir. – *Des rites et des hommes. Les pratiques symboliques des Celtes, des Ibères et des Grecs en Provence, en Languedoc et en Catalogne*. Paris, Errance, 2011, pp. 152-157 (Coll. Archéologie de Montpellier Agglomération-AMA, 2) (Cat. expo).

Gailledrat, à paraître : GAILLED RAT (É.) – Les graffiti navals de Pech Maho (Sigeau, Aude). In : *Actes du 37^{ème} Colloque International de l'AFEAF* (Montpellier, mai 2013), à paraître.

Gailledrat, Bessac 2000 : GAILLED RAT (É.), BESSAC (J.-C.) – Découverte récente d'un ensemble sculpté du premier Âge du Fer à Mailhac (Aude). In : JANIN (T.) éd. – *Mailhac et le Premier Âge du Fer en Europe occidentale, Hommages à Odette et Jean Taffanel*. Actes du colloque international de Carcassonne (17-20 septembre 1997). Lattes, ADAL, 2000, pp. 291-303. (*Monogr. Archéol. Médit.*, 7).

Gailledrat, Beylier 2009 : GAILLED RAT (É.), BEYLIER (A.) – La fortification de Pech Maho (Sigeau, Aude) aux IV^e-III^e s. av. n. ère. In : *Les fortifications préromaines en France méridionale* (dossier). *DocAMérid.*, 32, 2009, pp. 99-120.

Gailledrat, Solier 2004 : GAILLED RAT (É.), SOLIER (Y.) dir. – *L'établissement côtier de Pech Maho (Sigeau, Aude) aux VI^e-V^e s. av. J.-C. (fouilles 1959-1979). Pech Maho I*. Lattes, ADAL, 2004, 467 p. (*Monogr. Archéol. Médit.*, 19).

Gailledrat, Taffanel 2002 : GAILLED RAT (É.), TAFFANEL (O. et J.) dir. – *Le Cayla de Mailhac (Aude). Les niveaux du premier âge du Fer (VI^e-V^e s. av. J.-C.)*. Lattes, ADAL, 2002, 271 p. (*Monogr. Archéol. Médit.*, 12).

Gailledrat, Boisson, Poupet 2006-2007 : GAILLED RAT (É.), BOISSON (H.), POUPET (P.) – Le Traversant à Mailhac (Aude) : un habitat de plaine du Bronze final IIIb et du premier âge du Fer. *DocAMérid.*, 29-30, 2006-2007, pp. 19-74.

Garcia 1992 : GARCIA (D.) – Les stèles de la Ramasse à Clermont-l'Hérault (Hérault). In : GARCIA (D.) dir. – *Espaces et monuments publics protohistoriques de Gaule méridionale* (dossier). *DocAMérid.*, 15, 1992, pp. 158-165.

Garcia 1993 : GARCIA (D.) – *Entre Ibères et Ligures. Lodévois et moyenne vallée de l'Hérault protohistoriques*. Paris, CNRS, 1993, 355 p. (Suppl. à la *RANarb*, 26).

Garcia 2004 : GARCIA (D.) – *La Celtique méditerranéenne*. Paris, Errance, 2004, 206 p.

Garcia 2011 : GARCIA (D.) – La Ramasse (Clermont-l'Hérault, Hérault). In : ROURE (R.), PERNET (L.) dir. – *Des rites et des hommes. Les pratiques symboliques des Celtes, des Ibères et des Grecs en Provence, en Languedoc et en Catalogne*. Paris, Errance, 2011, pp. 97-100 (Coll. Archéologie de Montpellier Agglomération-AMA, 2) (Cat. expo).

Gruat et al. 2011 : GRUAT (P.) avec la collaboration de ALBINET (N.), MALIGE (G.), MARCHAND (G.), TRESCARTE (J.) et les contributions de BRUXELLES (L.), DEDET (B.), MÉNIEL (P.) – Les Touriès, Saint-Jean et Saint-Paul, Aveyron. In : ROURE (R.), PERNET (L.) dir. – *Des rites et des hommes. Les pratiques symboliques des Celtes, des Ibères et des Grecs en Provence, en Languedoc et en Catalogne*. Paris, Errance, 2011, pp. 104-111 (Coll. Archéologie de Montpellier Agglomération-AMA, 2) (Cat. expo).

Guitart Duran 1975 : GUITART DURAN (J.) – Nuevas piezas de escultura prerromana en Cataluña : restos de un monumento con relieves en San Martí Sarroca (Barcelona). *Pyrenae*, 11, 1975, pp. 71-79.

Hélène 1937 : HÉLÈNE (P.) – Les origines de Narbonne. *BCAN*, XVIII, 1937, pp. 236-237.

Lugand, Bermond 2001 : LUGAND (M.), BERMOND (I.) – *Agde et le Bassin de Thau*. Paris, Académie des Belles-Lettres et Inscriptions, 2001, 448 p. (*CAG*, 34/2).

Ournac, Passelac, Rancoule 2009 : OURNAC (P.), PASSELAC (M.), RANCOULE (G.) – *L'Aude*. Paris, Académie des Belles-Lettres et Inscriptions, 2009, 576 p. (*CAG*, 11/2).

Pons et al. 2005 : PONS (E.), ASENSIO (D.), BOUSO (M.), FUERTES (M.) – Noves aportacions sobre la periodizació del jaciment de Mas Castellar de Pontós (Alt Empordà). In : *Món Ibèric als Països Catalans*. Puigcerdà, vol. I, 2005, pp. 361-377.

Py 2011 : PY (M.) – Le Marduel (Saint-Bonnet-du-Gard, Gard). In : ROURE (R.), PERNET (L.) dir. – *Des rites et des hommes. Les pratiques symboliques des Celtes, des Ibères et des Grecs en Provence, en Languedoc et en Catalogne*. Paris, Errance, 2011, pp. 90-93 (Coll. Archéologie de Montpellier Agglomération-AMA, 2) (Cat. expo).

Py 2012 : PY (M.) – *Les Gaulois du Midi, de la fin de l'âge du Bronze à la conquête romaine*. Paris, Errance, 2012 (2^{ème} édition), 399 p.

Py, Lebeaupin 1994 : PY (M.), LEBEAUPIN (D.) avec la collaboration de BESSAC (J.-C.) – Stratigraphie du Marduel (Saint-Bonnet-du-Gard) : VI - Les niveaux du Bronze final au milieu du V^e s. av. n. è. sur le Chantier Central. *DocAMérid.*, 17, 1994, pp. 201-265.

Séjalon, Taffanel 2001 : SÉJALON (P.), TAFFANEL (O. et J.) – Un bloc sculpté sur l'oppidum du Cayla à Mailhac (Aude). *DocAMérid.*, 24, 2001, pp. 213-217.

Solier 1965 : SOLIER (Y.) – Postes-frontière Élisiques des Corbières. *BCAN*, 28, 1965, pp. 7-35.

Vial 2003 : VIAL (J.) – *Le Montpelliérais*. Paris, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, 2003, 479 p. (*CAG*, 34/3).